

Troubadours, trouvères et espace Plantagenêt

† Pierre Bec

Citer ce document / Cite this document :

Bec Pierre. Troubadours, trouvères et espace Plantagenêt. In: Cahiers de civilisation médiévale, 29e année (n°113-114), Janvier-juin 1986. Y a-t-il une civilisation du monde plantagenêt ? Actes du Colloque d'Histoire Médiévale. Fontevraud, 26-28 avril 1984. pp. 9-14;

doi : <https://doi.org/10.3406/ccmed.1986.2309>

https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1986_num_29_113_2309

Fichier pdf généré le 25/03/2019

Résumé

Paradoxalement, si les relations entre troubadours et Plantagenêt sont indéniables, il est notable que les troubadours n'ont pas trouvé en Angleterre d'imitateurs immédiats, ni en anglais, ni en celtique. La majorité des trouvères, d'autre part, épigones des troubadours dont la plus grande partie appartiennent à l'espace Plantagenêt, sont originaires, eux, de régions situées en dehors du dit espace.

Ces paradoxes pourraient s'expliquer par le fait que la lyrique du grand chant courtois n'a été en France du Nord qu'une mode exogène et passagère. Mais c'est sans doute dans un espace géographique et chronologique bien défini, celui des Plantagenêt, dans la seconde moitié du XIIe s., que les convergences troubadours/trouvères ont atteint leur apogée.

En somme, des trois « mondes » constitutifs de l'espace Plantagenêt : normand, angevin et aquitain, seul le « monde » aquitain présente un réel intérêt pour notre étude. En effet, si les « mondes » normand et angevin n'ont guère produit de trouvères, le « monde » aquitain fut, au contraire, un monde troubadouresque par excellence.

Abstract

Paradoxically, even if the relationships between the troubadours and the Plantagenet family were undeniable, it is noteworthy that the troubadours had no immediate imitators in England, neither in English nor in Celtic. On the other hand, the majority of the French "trouvères" (epigones of the troubadours, who themselves were for the most part from the Plantagenet area) came from regions outside the Plantagenet area.

These paradoxes could be explained by the fact that the lyrics of the "grand chant courtois" in the North of France was only a foreign and ephemeral fashion. However it is surely only in a specific geographical and chronological location, i. e. that of the Plantagenet in the second half of the twelfth century that the resemblances of the troubadours and the "trouvères" converge and attain their apogee.

Finally, of the three worlds which made up the Plantagenet area : Norman, Angevine and Aquitanian, only the Aquitanian world presents a real interest for our study. Indeed, if the Norman and Angevine worlds scarcely produced any "trouvères", the Aquitanian world was by contrast the epitome of the troubadouresque world.

Pierre BEC

Troubadours, trouvères et espace Plantagenêt

RÉSUMÉ

Paradoxalement, si les relations entre troubadours et Plantagenêt sont indéniables, il est notable que les troubadours n'ont pas trouvé en Angleterre d'imitateurs immédiats, ni en anglais, ni en celtique. La majorité des trouvères, d'autre part, épigones des troubadours dont la plus grande partie appartiennent à l'espace Plantagenêt, sont originaires, eux, de régions situées en dehors du dit espace.

Ces paradoxes pourraient s'expliquer par le fait que la lyrique du grand chant courtois n'a été en France du Nord qu'une mode exogène et passagère. Mais c'est sans doute dans un espace géographique et chronologique bien défini, celui des Plantagenêt, dans la seconde moitié du XII^e s., que les convergences troubadours/trouvères ont atteint leur apogée.

En somme, des trois « mondes » constitutifs de l'espace Plantagenêt : normand, angevin et aquitain, seul le « monde » aquitain présente un réel intérêt pour notre étude. En effet, si les « mondes » normand et angevin n'ont guère produit de trouvères, le « monde » aquitain fut, au contraire, un monde troubadouresque par excellence.

Paradoxically, even if the relationships between the troubadours and the Plantagenet family were undeniable, it is noteworthy that the troubadours had no immediate imitators in England, neither in English nor in Celtic. On the other hand, the majority of the French "trouvères" (epigones of the troubadours, who themselves were for the most part from the Plantagenet area) came from regions outside the Plantagenet area.

These paradoxes could be explained by the fact that the lyrics of the "grand chant courtois" in the North of France was only a foreign and ephemeral fashion. However it is surely only in a specific geographical and chronological location, *i. e.* that of the Plantagenet in the second half of the twelfth century that the resemblances of the troubadours and the "trouvères" converge and attain their apogee.

Finally, of the three worlds which made up the Plantagenet area: Norman, Angevine and Aquitanian, only the Aquitanian world presents a real interest for our study. Indeed, if the Norman and Angevine worlds scarcely produced any "trouvères", the Aquitanian world was by contrast the epitome of the troubadouresque world.

Les relations des troubadours et des trouvères avec l'« espace » Plantagenêt, au moins pour une durée chronologique donnée, sont patentes et nous ne rappellerons ici que pour mémoire quelques faits bien connus. Aliénor d'Aquitaine, petite-fille du premier troubadour, de l'« impie » Guillaume de Poitiers, neuvième duc d'Aquitaine, est la deuxième épouse d'Henri II et la mère de Marie de Champagne, protectrice du grand poète Chrétien de Troyes. Son rôle littéraire, en ce qui concerne la propagation de la doctrine et de la poésie courtoises, ne saurait être contesté et les allusions poétiques à sa personne ou à sa famille sont multiples. Bernard de Ventadour lui consacre tout un cycle de ses poésies (si toutefois le *senhal* d'Aziman la désigne bien) ; il mentionne, dans sa chanson 26 (éd. Lazar), le *reis engles e.l ducs normans*

(Henri II) et *la reina dels Normans* (Aliénor) ; Peire Vidal fait quatre allusions à Richard Cœur-de-Lion et l'on connaît les relations de Bertrand de Born avec Mathilde de Saxe, fille d'Aliénor. Mais nous avons au sujet des « filles d'Aliénor » une excellente communication de M. Labande. Je dirai donc plutôt un mot sur les relations troubadouresques avec son illustre fils Richard Cœur-de-Lion et rappellerai ici deux des pièces les plus célèbres : le *planh* de Bertrand de Born sur la mort du « jeune roi anglais », Henri Court Mantel, frère de Richard, mort à Martel en 1183, et le non moins célèbre *planh* de Gaucelm Faidit sur la mort de Richard lui-même, mort lui aussi en territoire occitan, au château limousin de Chalus, en 1199. Richard lui-même était-il poète ? Même si les trois pièces (occitanes et françaises) qu'on lui attribue ne sont pas de lui, le seul fait de cette attribution est une preuve de plus du prestige poétique dont il jouissait auprès des troubadours et des trouvères. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

Mais qu'entendons-nous ici, dans la perspective qui nous intéresse, par « espace » Plantagenêt ? Tout d'abord, un espace géographique, coïncidant approximativement avec le territoire soumis au gouvernement d'Henri II et de Richard Cœur-de-Lion : soit, pour ce qui est des troubadours, l'ensemble du domaine linguistique occitan, moins, en gros, l'Auvergne du Dauphin, le Languedoc oriental et la Provence ; un espace chronologique ensuite : soit le XII^e s. (âge d'or des troubadours) qui nous amène, en 1199, à la mort de Richard et, dans un deuxième temps, au XIII^e s. (deuxième époque troubadouresque), de l'accession au trône de Jean sans Terre, en 1199, à la mort d'Édouard I^{er}, en 1307, ce XIII^e s. coïncidant avec la période d'imitation maximale des troubadours par les trouvères.

Mais il s'agit là, comme nous le verrons, d'un espace purement théorique car, d'une part, les relations entre le monde poétique et l'espace Plantagenêt ne se présentent pas de la même manière selon qu'il s'agit des troubadours ou des trouvères et, d'autre part, on peut dégager même un certain nombre d'oppositions, voire de paradoxes, qui n'ont peut-être pas été jusqu'à présent suffisamment soulignés.

Voyons tout d'abord ce qu'il en est des troubadours. Si l'on excepte la Catalogne et l'Italie, où les troubadours écrivent une langue empruntée, on a, sur les quelque 215 troubadours véritablement occitans qui restent, 130 poètes qui appartiennent à l'espace Plantagenêt, ce qui nous fait une proportion de près des deux tiers. En outre, c'est dans cet espace que se trouvent une quinzaine des noms les plus prestigieux : Guillaume IX, Jaufré Rudel, Marcabru, Peire Rogier, Rigaud de Barbezieux, Bernard de Ventadour, Peire d'Alvernha, Giraud de Bornelh, Arnaud Daniel, Arnaud de Mareuil, Bertrand de Born, Gaucelm Faidit, Gui d'Ussel, etc. Réciproquement, si l'on examine quelques grands noms en dehors de cet espace, on n'en trouve guère que trois : Raimbaud d'Orange, Raimbaud de Vaqueiras et Folquet de Marseille.

Qu'en est-il maintenant du côté des trouvères ? Il faudrait certes affiner l'enquête. Nous ne donnerons ici qu'un premier résultat approximatif mais, nous semble-t-il, probant. Si l'on retient, en effet, parmi les noms donnés par le répertoire de Raynaud-Spanke (soit 213 trouvères), le nom de 22 des plus fameux, on constate que le plus grand nombre d'entre eux sont originaires de régions situées en dehors de l'espace Plantagenêt, essentiellement la Picardie (il y a 14 Picards), puis la Champagne et l'Ile-de-France. On peut donc dire en gros qu'il n'y a que fort peu de trouvères dans le monde Plantagenêt (la majorité est ailleurs). Notre « espace » est donc beaucoup plus un monde de troubadours, monde essentiellement aquitain, que de trouvères. Et c'est là un premier paradoxe.

Mais il y a un deuxième paradoxe. Alors que l'influence des troubadours se manifeste de très bonne heure au Portugal, en Italie et en Catalogne (qui possèdent leurs propres troubadours), en France d'oïl et, peu de temps après, en Allemagne, avec les *minnesänger*, on doit constater

qu'il n'y a pas de « trouveurs » (j'emploie à dessein, avec Jacques Chailley, ce mot neutre et plus général) « anglais » : ni en langue anglaise, ni en celtique (alors que les relations celto-romanes sont patentes dans les romans arthuriens et les lais narratifs), ni non plus en anglo-normand. Cette absence de trouvères anglo-normands est en effet assez surprenante, et ce d'autant plus que la littérature anglo-normande a véritablement joué un rôle de pionnière dans d'autres domaines que la lyrique. Qu'on pense par exemple aux rédactions anglo-normandes du *Roland* d'Oxford, des *Lais* de Marie de France, au *Brul* de Wace, écrit à l'instigation d'Aliénor, etc. Je renvoie pour tout cela à l'exposé de M. Dominica Legge.

Une seule exception : la personnalité poétique de Richard Cœur-de-Lion, à laquelle nous avons fait allusion plus haut. On sait que le roi passe pour être l'auteur d'une rotrouenge sur sa captivité en Autriche (le roi attend vainement dans sa prison que ses amis aient rassemblé l'énorme rançon qu'exige de lui l'empereur d'Allemagne Henri VI). On possède de ce texte deux versions : l'une en français, l'autre en occitan, plus courte de deux strophes. Cette composition est datée de 1193. On a émis l'hypothèse que la version d'oc serait une traduction, due à un autre, du poème que Richard aurait composé en français, mais il n'est pas interdit de supposer, comme le font R. R. Bezzola et M. de Riquer, que Richard serait effectivement l'auteur des deux versions. Outre cette double rotrouenge, les mss attribuent à Richard un sirventès contre le Dauphin d'Auvergne, et conservé dans le ms. *D* (Estense, Modène, fol. 135 r), ce ms. dont nous reparlerons plus loin. Cette pièce est écrite en un français assez fortement occitanisé, mais pas nécessairement du poitevin, comme le voulait A. Jeanroy.

C'est fort peu de chose, on le voit, mais — nous le répétons — ces attributions, pour douteuses qu'elles soient, sont le signe tangible de l'impact poétique de Richard, aussi bien du côté français que du côté occitan. Et les allusions troubadouresques à Richard vont dans le même sens.

Enfin, toujours dans le cadre de ces mêmes paradoxes, on doit constater, nous l'avons dit, que ni les troubadours ni les trouvères ne semblent avoir exercé d'influence directe et étroite sur le développement de la lyrique anglaise contemporaine. Si l'influence française est indéniable aux *xiv^e-xv^e* s. (je pense par exemple à Chaucer), il s'agit d'une tout autre poésie que celle du grand chant courtois troubadouresque : celle des rondeaux, ballades et virelais. Et je rappelle ici pour mémoire que Charles d'Orléans a séjourné en Angleterre, quelque cinquante ans plus tard, et qu'il était lui-même poète anglais. Mais je sors là imprudemment de mon domaine et j'attends la réponse des médiévistes anglicistes ; la réponse aussi des historiens sur les conditions spécifiques de la féodalité anglaise, peut-être moins propice à l'éclosion d'un lyrisme de cour essentiellement fondé sur la sublimation du désir.

Force nous est donc de renoncer à une dialectique ouest/est pour retrouver la dialectique traditionnelle nord/sud, telle qu'elle se manifeste dans son ensemble, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'espace Plantagenêt. Je ne reviendrai pas ici sur le bilan que j'ai essayé de dresser ailleurs sur les divergences et les convergences de forme et de contenu entre les deux lyriques¹ : cela risquerait de prendre l'allure d'un exposé technique sur le formalisme poético-musical qui dépasserait les préoccupations du présent colloque. Je rappellerai néanmoins quelques points saillants : absence de la poésie hermétique (*trobar clus*) et de la poésie précieuse (*trobar ric*) chez les trouvères ; absence aussi (ou presque) de concepts fondamentaux comme celui de *joi*, cette espèce d'exaltation érotico-poétique, à l'approche du printemps, qui déclanche à la fois, dans un même mouvement de régénération de l'être, le désir d'aimer et le désir de « trouver » ; du concept de *joven*, qui désigne certes le dynamisme vital propre aux

1. Cf. ma *Lyrique française au moyen âge (XII^e-XIII^e siècles). Contribution à une typologie des genres poétiques médiévaux*, I, Paris, 1977, p. 44-53.

jeunes, mais aussi peut-être, si l'on en croit les théories sociologiques de G. Duby et d'E. Köhler, les rivalités et la « lutte de classe » menée par les *juvenes*, c'est-à-dire des *bachelers*, qui aspirent à se *chaser*, en chantant curieusement les louanges de la femme de leur seigneur, créant ainsi un langage poétique et un ensemble de valeurs qui transcendent pour un moment les différences de classes². Si l'on passe enfin à la musique, ce deuxième et indispensable volet de la lyrique du grand chant courtois et sur laquelle nous allons revenir, on peut rappeler que les mélodies des trouvères sont en général beaucoup plus simples, moins mélismatiques, que celles de leurs confrères occitans.

Mais je voudrais plutôt m'attarder, pour définir nos deux espaces lyriques dans leurs convergences et leurs divergences, sur ce qu'on pourrait appeler l'état textuel des deux lyriques, c'est-à-dire procéder à un examen comparatif des chansonniers qui nous ont conservé les textes³.

En ce qui concerne les troubadours, si l'on excepte les mss trop insignifiants et les copies tardives, généralement italiennes, du XVI^e s., la masse textuelle se répartit sur environ 35 mss importants (tous du XIII^e au XV^e s.). Fait significatif : la grosse majorité de ces mss est de facture « étrangère » : italienne surtout, dans une forte proportion, puis française et enfin catalane. Sur nos 35 mss en effet, du XIII^e au XV^e s., il y en a 21 italiens, 9 occitans et 3 catalans ; sur 8 mss du XVI^e s., 6 italiens, un occitan et un catalan. En résumé, sur un total de 45 mss (si l'on y ajoute un ms. catalan du XVIII^e s.), on en trouve à peine 10 de main occitane contre 35 de main étrangère. À cela, il faut ajouter que les deux mss datés les plus anciens sont, l'un italien (le ms. *D*), qui est daté de 1254, l'autre catalan (le *V*), qui est de 1268.

Pour ce qui est maintenant des mss de trouvères, il faut noter qu'ils sont moins nombreux (une vingtaine seulement), mais de volume plus important : soit une moyenne de 223 feuillets contre 182 pour les mss troubadouresques. Il faut remarquer en outre que les mss français contiennent assez souvent des pièces occitanes (je pense par exemple à l'un des plus anciens, le ms. B.N. 20050), mais que la réciproque, à très peu d'exceptions près, n'est pas vraie. De toute façon, les pièces françaises ne s'y présentent qu'à l'état isolé : deux ou trois pièces en général. La seule exception est le grand chansonnier de Modène (ms. *D*, Estense R. 4, 4), dont nous avons déjà parlé, et qui contient 63 pièces en français aux folios 217-230. De toute façon, il s'agit là encore d'une proportion très faible : 14 folios sur 260⁴.

Si l'on passe maintenant à la datation des *codices* lyriques, on peut constater que les mss troubadouresques, qui notent une lyrique originale et plus précoce, sont paradoxalement plus tardifs que les mss de trouvères. Sur 32 en effet, 10 sont du XIII^e s., 2 du XIII^e-XIV^e s., et 20 du XIV^e ; sur 20 mss de trouvères, au contraire, 12 sont du XIII^e s., 5 du XIII^e-XIV^e et 3 seulement du XIV^e. Il faut signaler enfin, pour la lyrique occitane, les copies italiennes qui nous amènent jusqu'au XVI^e s., ou catalanes, dont le dernier exemple est du XVIII^e s. On peut donc remarquer, du côté occitan :

1. -- Une grande dispersion dans le temps de la tradition manuscrite, depuis la genèse de cette lyrique jusqu'au XVI^e s. Une forte concentration au contraire en français, à la fois de la production lyrique et de sa fixation écrite (en gros le XIII^e s.). Ce qui permet d'en déduire aussi

2. Pour les aspects sociologiques de la *fin' amor*, plus particulièrement sur la notion de *joven*, on consultera : E. KÖHLER, *Observations historiques et sociologiques sur la poésie des troubadours*, « Cahiers civil. médiév. », VII, 1964, p. 27-51 ; — Id., *Sens et fonction du terme « jeunesse » dans la poésie des troubadours*, dans « Mélanges R. CROZET », Poitiers, 1966, p. 569-589. Pour le rôle des *juvenes* dans la société médiévale, cf. G. DUBY, *Au XII^e siècle : les « jeunes » dans la société aristocratique*, « Annales E.S.C. », XIX, 1964, p. 835-846.

3. Cf. ma *Lyrique*, p. 50-51.

4. Pour la reproduction photographique de ce ms., cf. *Il canzoniere provenzale estense*, introd. D'Arco Silvio AVALLE et Emanuele CASAMASSIMA, Modène, 1979.

bien une meilleure organisation des *scriptoria* du Nord qu'une tradition vraisemblablement plus oralisante de la lyrique méridionale. Mais surtout — encore une fois —, ce caractère de mode, exotique et passagère, dans la France du Nord. Au XIV^e s., grande époque des mss troubadouresques italiens, il n'y a plus guère, en France du Nord, que trois mss de trouvères.

2. — Une deuxième remarque concerne le caractère sélectif de la *scripta* troubadouresque, consacrée dans sa très grande majorité aux seules pièces aristocratisantes du grand chant courtois ; alors que les mss français englobent la lyrique courtoise dans un ensemble poétique qui comprend aussi des genres plus popularisants et plus indigènes comme les chansons de toile, les ballettes, les virelais, les chansons de femme, les rondets de caroles, etc.

Enfin, une dernière remarque à propos de la notation musicale. Ici, les différences sont considérables. Sur les quelque 2 700 pièces troubadouresques que nous avons conservées, 260 seulement nous sont parvenues avec leur notation, alors que les chansonniers de trouvères nous ont transmis la presque totalité des mélodies. En gros, la proportion des mélodies conservées est de moins de 1/10 pour les troubadours et de plus de 9/10 pour les trouvères. Ce qui semble confirmer encore ce caractère de bien culturel, indigène et toujours en circulation pour ce qui est du Midi occitan, et ce caractère de produit exotique, que l'on conserve précieusement mais transitoire, de la lyrique courtoise en pays d'oïl.

Si l'on dresse maintenant, transcendant pour un moment l'espace géographique et chronologique des Plantagenêt, un bilan quant à l'impact respectif des troubadours et des trouvères dans les espaces socio-culturels d'oc et d'oïl, on peut dégager les conclusions suivantes :

1. — Du côté des pays d'oïl, le grand chant courtois troubadouresque constitue une mode passagère, exogène, voire exotique. Plus tardive de cinquante ans par rapport aux pays d'oc, elle ne laissera pratiquement plus de traces après le XIII^e s.⁵ Un poète de la taille de Rutebeuf, par exemple, dès le XIII^e s., est déjà en rupture à peu près complète avec la lyrique de la *fin' amor*. Après, au XIV^e s., en même temps que le système lyrico-poétique se dilue ou se réorganise, la puissance des poètes de cour et des jongleurs s'amenuise. L'heure sonnera bientôt des princes-poètes et des écrivains fonctionnaires. La lyrique médiévale, en France du Nord, s'ouvre désormais vers d'autres horizons. En pays d'oïl, la tyrannie de la mode troubadouresque n'a été qu'un météore, prestigieux certes, qui n'a guère duré plus d'un siècle.

2. — En pays d'oc au contraire, la poésie troubadouresque se survit, tant bien que mal, jusqu'à la fin du XV^e s. Il faut d'abord citer le nom, dans la première moitié du XIV^e s., du grand poète méconnu Raimon de Cornet (mort vers 1350), qui continue de véhiculer, dans une sorte d'hypertrophie crépusculaire du *trobar*, tous les topiques et les procédés formels des grands troubadours classiques. Ce même XIV^e s. voit la création, en 1323, du *Consistori de la subregaya companhia del Gai Saber*, et des Jeux Floraux, et l'élaboration, de 1324 à 1341, des fameuses *Leys d'Amor*, immense traité de grammaire, de rhétorique et d'art poétique, destiné à maintenir et à développer l'enseignement de la science du *trobar*. Ce sont ces mêmes Jeux Floraux qui couronneront encore, au cours des XIV^e et XV^e s., quelque 450 pièces poétiques, dont nous n'avons conservé que 90 exemplaires (dont 60 du XV^e s.), dans trois compilations manuscrites : la plus importante étant celle d'un mainteneur, Guilhem de Galhac, dont la carrière nous est connue de 1446 à 1464⁶. Certes, cette lyrique tardive se

5. Paradoxalement, c'est au XVI^e s., encore une fois grâce à l'Italie, que les troubadours (notamment certains aspects de leur mystique amoureuse) vont revenir indirectement en France avec la mode pétrarquaisante, au moment même où tout ce qui était médiéval était rejeté avec mépris. Cf. notre article : *Mythe et réalité dans la vision des troubadours du XVI^e au XVIII^e siècle*, dans *TRAMES, mythes, images, représentations*, « Actes du Congrès de Littérature générale et comparée », Limoges, 1977, p. 247-253.

6. Édition NOULET-JEANROY, *Les joies du gai savoir*, Toulouse, 1914.

démarque assez fortement de l'érotique troubadouresque (elle est beaucoup plus religieuse ou morale qu'amoureuse), mais les grands genres troubadouresques demeurent (*canso*, *vers*, *planh*, *sirventlés*, *dansa*, pastourelle, etc.) et la langue et le style de ces pièces, même si la thématique en est parfois assez différente, la formulation de détail, les schèmes d'expressions, le vocabulaire érotique ont visiblement leurs prototypes chez les poètes du XII^e et du XIII^e s.

Ce même impact, en profondeur et durable, nous allons le retrouver en Catalogne (où la poésie troubadouresque fleurit encore dans une langue mixte, catalano-occitane, jusqu'au XV^e s.) et en Italie, où la tradition des troubadours se maintiendra, par différentes étapes, jusqu'en plein XVI^e s. Par l'école poétique sicilienne d'abord, puis par les poètes du *dolce stil nuovo*, qui préparent Dante et Pétrarque ; enfin, par les humanistes eux-mêmes qui, sans aucun sentiment de rupture avec leurs nouvelles préoccupations culturelles, continueront de collectionner, protégés en cela par les grandes familles italiennes comme les Este et les Médicis, les mss des troubadours. L'exemple le plus fameux étant sans doute le ms. *D*, aujourd'hui à Modène, et consulté par l'humaniste Bembo qui y a inscrit des annotations marginales, l'exemple le plus tardif le ms. *a*, copie faite en 1589, sur papier, par Jacques Teissier de Tarascon, du chansonnier perdu de Bernart Amoros (XIII^e-XIV^e s.) et conservé aujourd'hui, en deux parties séparées, dans les bibliothèques italiennes, l'une à Florence, à la Riccardiana, l'autre à Modène, à la Biblioteca Estense.

Mais nous nous éloignons là, singulièrement, de l'espace Plantagenêt. Disons encore, pour nous résumer, que la lyrique du grand chant courtois, pour prestigieuse qu'elle fût, n'a été en France du Nord qu'une mode exogène et passagère. En pays d'oc au contraire, elle a constitué jusqu'au XV^e s., un élément indigène et profond, la grande référence culturelle, susceptible de prolongements extérieurs, comme en Catalogne et en Italie. En somme, dans ce domaine, une division ouest/est ne semble pas pertinente mais bien plutôt, là comme ailleurs, une division nord/sud. Mais c'est sans doute dans un espace géographique et chronologique bien déterminé, celui des Plantagenêt, dans la seconde moitié du XII^e s., que les convergences (avec d'inévitables divergences) ont atteint leur apogée. La date de 1154, date de l'accession au trône d'Henri II Plantagenêt ne coïncide-t-elle pas à la fois avec le départ du grand *trobar* classique (je pense par exemple à Bernard de Ventadour, dont la maturité poétique a dû s'affirmer quelques années avant) et avec les premières traces, même si elles se manifestent essentiellement hors de l'espace en question, des imitations françaises du grand chant courtois venu d'Occitanie. En somme, des trois « mondes » constitutifs de l'espace Plantagenêt, normand, angevin et aquitain, seul le monde aquitain présente un réel intérêt pour notre propos. En effet, si les mondes normand et angevin ne connaissent guère de trouvères, le monde aquitain en revanche est incontestablement, et par excellence, un monde troubadouresque.

Pierre BEC
C.É.S.C.M.
24, rue de la Chaîne
F - 86000 POITIERS